ANṢĀRĪ, *Cris du cœur* (*Munājāt*). Traduit du persan, présenté et annoté par Serge Laugier de Beaurecueil. Paris, Sindbad, 1988. 154 p.

Cette traduction des *Munāǧāt* parachève de longues années de recherche sur l'œuvre du Maître de Hérât. Sous le titre « Chemin de Dieu », Sindbad avait déjà publié en 1985 la réédition des traductions des traités d'al-Anṣārī sur le cheminement spirituel, traités méthodiques tant par leur objet que par leur mode d'exposition. Les *Munāǧāt*, composées en persan, rendent un son tout différent, celui de l'entretien intime du serviteur avec son seigneur. La parole est directe, intense, pleine du feu de l'amour ou d'ultime perplexité devant le mystère divin. En intitulant ce recueil « Cris du cœur », le traducteur en souligne le ton parfois pathétique, mais rappelle aussi que ces prières jaillissent du plus profond de l'être.

Ces 167 *munāǧāt* sont loin de représenter l'ensemble des textes attribués sous ce nom à al-Anṣārī. Devant les sérieux problèmes d'authenticité que soulèvent les divers recueils imprimés ou manuscrits, S. L. de Beaurecueil a préféré recourir à deux sources anciennes des plus sûres : les *Ṭabaqāt al-ṣūfiyya* de l'auteur lui-même et le *Kašf al-asrār* de Rašīd al-dīn Maybūḍī, composé quelque temps après la mort d'al-Anṣārī. De plus, le choix du traducteur a porté sur les *munāǧāt* proprement dites, adressées directement à Dieu.

Après un aperçu biographique, version concise de celui qui précède le « Chemin de Dieu », les textes sont introduits par une étude des images, puis de la pensée. On peut regretter cette distinction quelque peu artificielle. La beauté et la force des *Munāǧāt* ne tiennent-elles pas en grande partie à leur langage symbolique, coranique et universel, où les réalités spirituelles se fondent dans le moule des choses visibles ? Parmi les thèmes les plus fréquemment évoqués, S. L. de Beaurecueil analyse de plus près celui de la « découverte » ou le fait de trouver (arabe : *wuǧūd*; persan : *yāft*). Pour al-Anṣārī, l'aboutissement de la recherche n'est pas de trouver, mais d'être trouvé par Dieu. La proximité qui en résulte explique le ton familier, parfois violent du *Šayḫ al-Islām* : « ...Tu nous a traités d'ignorants; qu'attendre d'un ignorant, sinon l'irrévérence ? » (n° 117). Mais son type spirituel lui interdit toute « cajolerie » (*nāz*; on dirait en arabe *idlāl*) et lui fait renoncer à l'ivresse pour la lucidité. Certaines *munāǧāt* resplendissent d'une lumière joyeuse, d'autres au contraire sont en forme de supplications, frémissantes de l'attente de la Résurrection et de la nostalgie du convenant. En réalité, pour celui qui, à l'instar d'al-Anṣārī, est « arrivé », la progression continue à travers le modèle prophétique. Ceci explique que ces prières d'une très haute spiritualité ont toujours joui d'une grande popularité dans le monde iranophone tant sunnite que chiite. Comme leur auteur, soufi de stricte obédience hanbalite, elles allient la perspective métaphysique à l'observance jalouse de la Loi. Citons pour exemple cette dernière *munāǧa* :

« Ainsi donc, la partie est le Tout, et le Tout est ici; en Lui se perdent les deux mondes, l'âme et celui qu'elle anime. Le Soleil est là-bas, et le rayon ici. Qui donc a vu le rayon séparé du soleil? Le soufi est tout entier là-bas, et sa trace est ici. Finies les discussions des Docteurs de la Loi! La trace n'est point séparée du Tout : ici, il n'y a que Toi; là-bas, il n'y a que lui. ... Cette science est le secret de Dieu; les soufis ont des secrets en garde. En quoi le secret des rois concerne-t-il la sentinelle ? » (n° 167).

Denis GRIL
(Université de Provence)

BCAI 7 (1991) Ansārī: Cris du coeur (Munājāt), trad. S.L. de Beaurecueil, recensé par D. Gril
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Abū l-ʿAbbās al-ʿAzafī, *Diʿāmat al-yaqīn fī zaʿāmat al-muttaqīn*, éd. Aḥmad Tawfīq. Rabat, Maktabāt ḫidmat al-kitāb, 1989. 112 p.

Il était grand, décharné, sombre de teint, vêtu d'une tunique en poils de chèvre, d'un burnous long et rapiécé, coiffé d'une calotte de joncs. Telle était l'allure insolite, propre à frapper l'imagination populaire, qu'offrait à ses visiteurs l'un des plus fameux soufis maghrébins, des plus vénérés aujourd'hui encore Abū Yaʿzā, Mūlāy Bū ʿAzzā pour ses dévôts marocains.

Ulémas, soufis ou simples paysans, ils étaient nombreux à gravir la montagne Irūğān située au sud de Meknès, à trois jours de marche de Fès, pour visiter ce personnage fabuleux qui vécut, selon certains, jusqu'à l'âge de 130 ans, assez longtemps en tout cas pour assister à l'effondrement de la dynastie almoravide et à l'établissement de l'empire almohade. Entre Abū Yaʿzā (ob. 572/1176) et ses hôtes, la communication était parfois malaisée : s'il était capable de dompter les lions et de guérir les maux du corps et de l'esprit, Abū Yaʿzā, en revanche, ne sut jamais autre chose de la langue arabe que le strict nécessaire pour accomplir validement la *ṣalāt*. Un handicap qui, s'il le contraignait à recourir aux services d'un interprète pour dialoguer, avec ceux de ses hôtes qui ne pratiquaient pas le berbère, ne l'empêchait pas, rapporte-t-on de signaler à l'imām, le cas échéant, qu'il avait commis une faute de prononciation au cours de sa récitation. L'analphabétisme de ce *wālī* berbère était en effet largement compensé, si l'on en croit ses biographes, par une *firāsa* exceptionnelle et redoutable. Grande était la stupeur de ces visiteurs qui, à peine introduits auprès du *šayḫ*, entendaient celui-ci dénoncer en public les péchés dont ils croyaient jusque-là ne partager le secret qu'avec leur conscience : du larcin à l'adultère, en passant par l'ablution bâclée, Abū Yaʿzā n'épargnait rien ni personne. Comme l'un de ses maîtres lui en faisait un jour le reproche, il répondit qu'il n'avait pas le choix : c'est sous la contrainte divine qu'il parlait.

D'après Ibn ʿArabī, qui, dans un passage des *Mawāqiʿ al-nuğūm* (éd. du Caire, 1965, p. 65), évoque ce type particulier et impressionnant de *mukāšafa*, c'est en voyant des stries noires sur le ou les membres corporels impliqués dans l'acte répréhensible que des saints tels qu'Abū Yaʿzā connaissent immédiatement les fautes commises par leurs visiteurs.

Un autre texte du Šayḫ al-Akbar — qui, bien que ne l'ayant pas rencontré, vouait manifestement une profonde vénération au saint d'Irūğān — apporte une indication intéressante : Abū Yaʿzā, affirme l'auteur des *Futūḥāt* (*Fut.* IV, 50-51), avait reçu l'« héritage moïsiaque »; en d'autres termes sa sainteté revêtait les caractéristiques spirituelles propres au prophète Moïse. L'une d'elles, selon lui, était une lumière proprement aveuglante qui illuminait son visage; d'où, affirme-t-il, l'épisode fameux — que les hagiographes ont tous scrupuleusement consigné mais sans qu'aucun d'eux fournisse d'explication — au cours duquel Abū Madyan perdit la vue à cause d'Abū Yaʿza et la recouvra grâce à lui.

C'est par l'intermédiaire de l'un de ses maîtres, Muḥammad b. Qāsim al-Tamīmī (ob. 603/1206), qui lui transmit la *ḫirqa* à Fès en 592/1195, qu'Ibn ʿArabī prit connaissance des *aḫbār* relatifs à Abū Yaʿzā. Ce *fāsī* — qui séjourna quinze ans en Orient, durant lesquels il n'eut de cesse de recueillir des traditions auprès des *muḥaddiṯ*-s les plus réputés — est l'auteur de plusieurs ouvrages, recensés par Marrākušī dans la longue notice qu'il lui consacre (*Al-Ḏayl wa l-takmila*, VIII, éd. M. Bencherifa, Rabat, 1984, n° 136). Un seul — à notre connaissance —

BCAI 7 (1991) Ansārī: Cris du coeur (Munājāt), trad. S.L. de Beaurecueil, recensé par D. Gril
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net